DéSaCoRdEs…

Milor Tillech'

1999

dépôt légal sacd 9 février 2001

SCÈNE 1

Ariste entre en scène côté cour en lisant une lettre, traverse et ressort côté jardin. Un temps.

Il revient la lettre à la main et cherche quelque chose. Il va à la malle en sort une corde vient à l'avant-scène considère la lettre dans une main et la corde dans l'autre lève la tête vers les cintres. Il agrafe la lettre à sa veste avec une pince à linge. Puis il tente de faire passer la corde par-dessus les cintres sans succès. Il pose la corde et sort à jardin, revient avec une chaise monte dessus tente à nouveau de faire passer la corde par-dessus les cintres. À ce moment, Bernadette entre.

SCÈNE 2

Ariste toujours debout sur la chaise cache vivement la corde dans son dos. Bernadette qui ne s'aperçoit pas de la présence d'Ariste avance jusqu'à la chaise et s'assied. Surprise par les pieds d'Ariste elle sursaute, le regarde, éclate en sanglot et entoure de ses bras les jambes d'Ariste le visage appuyé sur ses genoux. Pris au dépourvu Ariste s'empêtre dans la corde.

Ariste - C'est que... enfin la solitude, l'isolement...

Bernadette - Moi aussi, moi aussi...

Ariste - Ah ! Voulez-vous que je vous apporte une chaise ?

Bernadette - Ce n'est pas nécessaire, celle-ci convient parfaitement…

Ariste - En ce cas une autre chaise pour moi si vous...

Bernadette - Non, non, cette chaise... vos genoux...

Ariste - Ah ! Mes genoux ?

Bernadette - Ils sont chauds !

Ariste - Je les sens un peu humides... vos larmes sont chaudes.

Bernadette - Oui c'est normal...

Ariste - Sans doute, sans doute, mais comprenez-moi je recherche l'éloignement et...

Bernadette - ... c'est mon cœur qui pleure…

Ariste - *(il s'assied sur le dossier de la chaise et lui caresse les cheveux)* Le mien aussi mais il est tellement sec que je ne pourrais pas vous faire un shampooing.

Bernadette - Une douche ne suffirait pas à me laver.

Bernadette - Comment aurais-je pu savoir ? Après tant d'années ? Comment aurais-je pu soupçonner toute cette souffrance ?

Ariste - Ça a été si long ?

Bernadette - 25 ans ! 25 ans que je ne l'avais pas revu ! Je pensais à elle de temps en temps, elle était si vieille, immortelle. *(Le fantôme de sa grand-mère lui apparaît)*

Je reculais toujours le moment de la voir parce qu'elle me faisait peur, elle représentait le passé que je ne connaissais pas, elle était moi à une autre époque, elle me faisait tenir : moi je viens de là ! Je savais où j'allais. Et tout d'un coup pouf ! Elle n'est plus là. Elle était la seule à qui j'aurais pu dire je t'aime, je t'aime, je t'aime. La seule avec qui le divorce n'est pas possible je n'ai pas su lui dire je t'aime. Tout ça pour me dire que je suis grande, jeune avec tout l'avenir devant moi et que toutes ces vieilleries ne me concernent pas. Et aujourd'hui j'ai pris 25 ans d'un coup. Je me sens vieille, usée, comme si la moitié du cœur m'avait été arrachée.

Ariste - Que dites-vous là ?

Bernadette - La vérité, rien que la vérité, toute la vérité ? Je plaide coupable, coupable d'avoir abrégé la vie de ma grand-mère par manque d'affection.

Ariste - Quel âge avait votre grand-mère ?

Bernadette - Elle est morte à 99 ans.

Ariste - Mon Dieu ! Moi aussi à 25 ans !

Bernadette - Votre grand-mère est morte à 25 ans ?

Ariste - Non, pas ma grand-mère, je veux dire ma... ma..

Bernadette - Votre mère ?

Ariste - Non plus, elle était ma...

Bernadette - Oh ! Vous avez perdu votre fiancée ?

Ariste - Oui, enfin pas exactement, je veux dire... c'est si... elle...

Bernadette - Vous pouvez tout me dire, je vous écouterai.

Ariste - Eh bien, c'est un peu comme vous, je n'ai jamais pu lui dire, je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Bernadette - Et elle en est morte ? *(elle voit la lettre accrochée à sa veste, se penche pour la lire. Ariste la cache de sa main)*

Ariste - Non, pas elle ! Moi... enfin bientôt.

Bernadette - Je ne voulais pas être indiscrète. Elle s'appelle Hélène ?

Ariste - Hélène, oui, Hélène.

Bernadette - Et elle vous aime, Hélène ?

Ariste - *(il baisse la tête, fait signe que oui puis que non)*

Bernadette - Je vous ai dit que je vous écouterai mais il n'y a que moi qui parle et vos réponses sont plutôt confuses !

Ariste - Je connais Hélène depuis 25 ans.

Bernadette - Vous ne m'avez pas dit qu'elle a 25 ans ?

Ariste - En effet. Moi-même j'ai 25 ans. Nous sommes nés la même heure de la même journée, de la même année et nous avons tété le même sein.

Bernadette - C'est votre sœur jumelle ! ?

Ariste - Oui, enfin... non.

Bernadette - Je ne comprends rien à votre histoire ! Elle n'est pas exactement votre fiancée, pas exactement votre sœur, elle ne vous aime pas exactement et vous-même n'êtes pas exactement mort.

Ariste - C'est exact. Hélène a perdu ses parents peu de temps après sa naissance. Ma mère l'a recueillie et nous a élevés ensemble. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour Hélène. D'abord comme un frère et puis lorsque maman nous a appris la vérité sur la différence de nos origines... je m'en souviendrai toujours... nos deux têtes se sont tournées l'une vers l'autre, ses yeux sont devenus d'un velours si somptueux que j'ai glissé en elle, je l'ai pénétrée tout entière, nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre et nous avons pleuré, pleuré, pleuré. Maman a ri, d'un petit rire chaud, elle semblait soulagée d'une issue si tendre. Pour moi ce fut le début d'une souffrance absurde. Nous avions décidé avec Hélène de garder le secret. C'était tellement excitant, un si grand secret. Frère et sœur pour les autres, petits amants entre nous. Avec le temps mon amour pour elle subit des convulsions terribles. L'âge aidant le désir s'en mêlait, mais quand je la regardais, elle était toujours ma sœur. Bien des nuits je consommais notre secret qui devenait le mien seul : demi-frère complice de jour, amant solitaire de nuit. Comment pouvais-je lui dire je t'aime ? Le silence me comblait peu à peu. Jusqu'au jour où...

Pendant la fin de la scène Carl est entré ; vêtu d'un short de boxeur, les gants autour du cou, il cherche visiblement quelque chose. Il voit la corde abandonnée par Ariste au pied de la chaise. Il s'en empare et se place un peu plus loin pour commencer son entraînement.

SCÈNE 3

Douglas entre par la cour en courant, va directement à la malle, l'ouvre, la referme, regarde autour de lui, voit Carl, la corde à la main, prenant une pause. Douglas se rue sur lui, chope la corde et repart en courant. Carl s'agrippe à la corde, ce qui fait chuter Douglas. Il s'ensuit un « tire à la corde ».

Douglas - Laissez-moi cette corde !

Carl - Il n'en est pas question, je n'ai pas fini ma série.

Douglas - J'ai absolument besoin de cette corde.

Carl - Moi aussi, figurez-vous, ma préparation pour le match de demain...

Douglas - C'est une urgence, une question de mort !

Carl - Allez-vous faire pendre ailleurs avec une autre corde !

Douglas - Donnez-la-moi !

Carl - Non ! Lâchez-la ! C'est que vous êtes costaud en plus !

Douglas - C'est l'énergie du désespoir.

Carl - Vous êtes vraiment sérieux quand vous parlez de mort ?

Douglas - OUI !

Carl - En ce cas je ne vous laisserai pas faire. Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience.

Douglas - RAYMONDE !

Douglas, dans un suprême effort, arrache la corde à Carl et s'enfuit par la cour. La corde brûle les mains de Carl.

SCÈNE 4

Germain entre, traînant sa compagne. Elle a visiblement du mal à courir.

Germain - Je t'aime Blanche.

Blanche - Je t'aime Germain. *(Ils s'embrassent)* T'es kiniou.

Germain - Viens. Je ne veux pas me faire niaké..

Blanche - Qu'est-ce qu'il y a

Germain - Y'a les kinious, comme toi qui m'aimes
Y'a les kiniés, comme moi qu'on n'aime pas
Y'a les kiniacs, comme eux qui n'aiment personne.
Pour toi je volerais.

Blanche - Je ne veux pas

Germain - Kes ki ya ?

Blanche - J'peux plus.

Germain - Kinian nian !

Blanche - J'ai marre de courir.

Germain - *(il sort un collier de perles)* Bijou ?

Blanche - Hibou !

Germain - Mal aux genoux ?

Blanche - Cailloux dans la chaussure.

Germain - Donne.

Elle enlève sa chaussure. Un caillou tombe. Il le ramasse et le lance au loin vers le public comme un joueur de base-ball. Il suit des yeux la trajectoire du caillou.

Germain - C'est là qu'on va.

Blanche - J'aime pas les cailloux.
Y'en a partout, n'importe où.

Germain - K'importe où ? Kand on tombe dans la vie, y'a plus rien k'arrête. Faut y aller.

Blanche - J'veux une maison pour m'arrêter.

Germain - Maison d'arrêt ! J'veux plus, j'peux plus. Pas possible.

Blanche - Germain, t'es plus qu'une cible.

Germain - Tu capitules ?

Blanche - Tête de mule !

SCÈNE 5

Dans l'ombre, à l'avant-scène cour, Géodie est déjà installée en vue d'avion : allongée sur le plateau, les mains accrochées au bord de scène. La lumière la révèle brutalement après la disparition de Germain et Blanche.

Géodie - ... on m'a dit Géodie, il ne faut pas regarder le sol, j'ai regardé le ciel, je croyais que j'étais en avion, comme si je devais sauter en parachute, le ciel est bleu, sans aucun point de repère, entre le ciel et le béton le vertige, celui du vide, celui du choc, je regarde devant moi, un autre béton, à 5 cm de mes yeux, une fourmi fait son chemin vers la fenêtre, elle entre, je crie, j'ai failli lâcher, je me suis mordu les lèvres, j'ai versé quelques larmes, même ça c'était trop, j'ai regardé mes doigts, je me suis mise tout entière en eux, agrippés sur le rebord, je suis là, entre ciel et terre, non ! pas penser comme ça, je suis là, c'est tout, ni haut ni bas, là, j'attends, j'attends, j'attends, encore une larme qui me chatouille la joue, j'ai envie de m'essuyer, pas le droit pour vivre, je la sens, je la vois, elle coule, elle suit ma cicatrice, elle rejoint l'aile de ma narine, bientôt je pourrais l'atteindre avec ma langue, elle s'arrête, pourquoi ? ah ! oui, mon petit grain de beauté, elle se stocke là, je grimace, descend petite larme, tu me chatouille, pas rire, je ris un peu, peut-être une autre larme pour grossir la première, mon grain de beauté est petit, à deux elles arriveront bien à franchir cette bosse, allez rien qu'une petite larme, pas de convulsions, mes doigts n'aiment pas, ils ne veulent pas de larmes, pas de rire non plus, ma langue cherche, quoi ? qu'est-ce que c'est ? ma gorge ? tu veux crier ? non je t'en supplie mes doigts ne sont pas d'accord, ce sont eux qui commandent, tout le pouvoir est centralisé, pas de dérogation, ils ne sont plus que huit, les deux pouces, les plus gros de tous, ne servent à rien, ils se collent aux autres, par solidarité, blottis, ils ne bougent pas, ils ont compris, ils ne disent rien, ni ne réclament, dociles, pleins d'espérance, ils sont forts, merci les pouces, grâce à vous, je retrouve ma force, ça y est, j'ai même souri un tout petit peu, ma larme finit par couler, je la recueille au bout de ma langue, elle est très salée, je la porte dans ma bouche, NON, NON, elle ne veut pas être seule, pas de sanglot, restez cois mes yeux, le succès peut-être fatal, la joie, l'angoisse faites bon ménage, ne prenez pas le dessus ni l'une ni l'autre, restez bien au fond de moi, il me suffit de vous reconnaître, je vous entends bien, dans mon ventre, oh ! non, vous voulez sortir quand même, et mes doigts m'interdisent de me retenir, vous coulez entre mes jambes, c'est chaud, ma peau est parcourue d'un frisson, j'ai froid, je regarde le mur, mes yeux s'accrochent aux grains du mur, quoi ? tu délires mon pauvre cerveau, ce n'est pas le moment de dormir, limiter les activités ? tu es un sacré farceur, qu'est-ce que je pourrais faire de moins ? ah ! oui, sauter comme à l'école, tout en bas de l'escalier, deux marches, trois marches, quatre marches, tout un palier une fois, je ne me rappelle plus le nombre de marches, je rivalisais avec les garçons, ils disaient que c'était pas juste à cause de la jupe, que ça faisait parachute, mais oui, c'est pour ça qu'ils étaient à chaque fois plus nombreux, "tu veux pas sauter encore une fois, mon copain y te croit pas", et moi je sautais pour l'exploit et eux pour la "coulotte" ! si vous

pouviez me voir aujourd'hui, sans "parachute", vous seriez épatés, je suis amoureuse de tous ces gamins amoureux de la "coulotte" et de l'exploit, pauvre Géodie, tu ne savais pas qu'un jour il faudrait te surpasser, où êtes-vous petits gamins ? tendez-moi vos bras, embrassez-moi, n'oubliez pas votre héroïne qui ne prenait de plaisir que pour vos mines ébahies, encore des larmes, elles n'ont pas le même goût, plus grosses, de joie, d'amour, elles me couvrent, je suis heureuse, comblée, hé ! mon cerveau tu t'éloignes de mon corps, quoi ? qu'est-ce que tu dis ? huit ? quoi huit ? sept ? ha ! oui ! je m'envole, six, je suis légère, pleine du vide qui m'aspire, cinq, auriculaire, annulaire, majeur, index... merci les pouces !

À la fin du décompte, Géodie retire promptement ses mains du bord de scène. Noir.

SCÈNE 6

Émilie entre, lunettes sombres et une canne blanche en main qu'elle actionne pour sonder l'espace ; Quand Carl entre elle tourne légèrement la tête pour l'entendre. Elle plie sa canne qu'elle glisse dans son pantalon au niveau du ventre.

Carl entre fond de scène jardin.

Carl - Hé ! Ma corde ! Ah ! Le salaud, il m'a fait mal ! Il m'a brûlé les mains avec la corde.

Émilie - Faites voir.

Émilie prend les mains de Carl dans les siennes. Elle en sent la chaleur et les garde. Sa tête reste relevée, orientée ailleurs ; ses doigts explorent.

Carl - Elles sont toute ma vie.

Émilie - Elles sont toutes rouges.

Carl - *(comme s'il répétait les phrases du coach)* « Concentrées sur la force... »

Émilie - Je n'en ai jamais vu d'aussi grandes.

Carl - « ... et la volonté de vaincre »...

Émilie - Vous avez une ligne de chance superbe.

Carl - Il m'a brûlé les mains.

Émilie - Mais elle ne vous sert pas encore. C'est une question de confiance.

Carl - « Ne pas compter sur la chance, avoir des objectifs clairs. »

Émilie - Con-Fiance. La foi à deux. Je avec moi et je avec toi.

Carl - « Face à face, seuls au monde. »

Émilie - Si vous ne la laissez pas tinter en vous, vous n'arriverez pas à la faire résonner dans l'autre.

Carl - « Ne regarder que les yeux, à tout moment. »

Émilie - Laissez-moi vous regarder.

Émilie quitte les mains de Carl et lui palpe doucement le visage.

Émilie - Les yeux sont le miroir de l’âme.

Carl - Que voyez-vous ?

Émilie - La crainte, la peur, l’angoisse... vous me plaisez avec vos grandes mains.

Carl - « Juste derrière la pupille. »

Émilie - Vous n’êtes pas encore un homme.

Carl - « C’est là qu’il faut viser, juste derrière la pupille. »

Émilie - Laissez-moi écouter votre cœur. Il est tellement lent, c’est merveilleux.

Carl - Dans le vestiaire je suis à 45. Au moment du gong je passe à 60 et je peux monter jusqu’à 100, 110.

Émilie - Votre chance vient de tourner et la mienne avec.
Carl - Vous allez m’aider. Vous allez m’aider ? Mettez-vous là. Ne bougez pas.

Émilie - Je vous aide. Je ferme les yeux.

Émilie retire ses lunettes sombres.

SCÈNE 7

Germain - Je prends l'argent là où il sonne. Là où il trébuche je tombe pour m'en débarrasser le plus vite possible.

Un soir de décembre Fred est venu me voir. J'ai regardé ses mains comme d'habitude quand quelqu'un vient me voir. Elles en disent plus long que la langue et surtout plus vite. Je lui ai demandé : "combien ?" "10 000", j'ai répondu "dans une heure" et il est sorti. Pauvre Fred. Il est le seul à qui je pardonne son addiction à la blanche. Je l'aimais tout en sachant que je l'aidais à quitter ce monde. J'étais sensible à sa détresse. J'ai mis mon costume, mon chapeau, et du parfum sur mes poignets. Je glissais mon pistolet Herstal chargé dans ma poche intérieure gauche de ma veste et un chargeur dans la poche arrière droite de mon pantalon. J'ai ouvert la fenêtre et me décidais pour une écharpe en soie. Blanche. Il n'était pas encore huit heures alors j'optais pour une pharmacie. Je passais devant le bar sans regarder si Fred y était. J'aurais dû. Arrivé à la pharmacie que je convoitais je m'assis sur le banc juste en face et attendais. Trois personnes se faisaient servir. Je repensais à la braise de l'été grec et à ses papillons. J'ai toujours été fasciné par ces bestioles qui ne vivent que vingt-quatre heures Lorsque la dernière personne fut sortie, j'entrai en sortant mon calibre.

Pauvre Fred, il n'a jamais eu ses 10000. J'aurais dû regarder dans le bar, sûrement que j'aurais vu qu'il était plombé…

SCÈNE 8

Douglas entre avec la corde ; idée à voir en répétition : il entre par la salle et à un certain point grimpe sur la scène.

Douglas - Raymonde ! en haut, le ciel est jaune, en bas, la terre est rouge, le soleil de midi m’éblouit, noir. Ne pas se laisser aspirer, je suis là, je suis revenu avec la corde, (il crie) Raymonde ! J’ai regardé en bas, je n’ai vu que du gris. J’ai regardé en haut, je n’ai vu que de la crasse, en haut, en bas tout est pareil, plus de sens. Raymonde je vais te sauver, ne bouge pas, tiens bon.

Il grimpe sur la scène.

Douglas court sur le plateau dans une spirale dans le sens contraire des aiguilles, plusieurs tours, se retrouve à l'avant-scène cour.

Pas tenu. Le monde qui parle est tombé dans le silence.

Raymonde… l'unisphère suspendue dans le vide équilibre précaire d'un corps vertical contre l'horizon, Raymonde… monde rayé… je suis arrivé en retard, en retard pour sauver le monde avec une corde qui pendouille lamentablement dans le vide, je voulais la sauver avec cette corde, je me suis trompé, on ne peut pas sauver le monde avec une corde, le monde pendu haut et bas, empêché de tourner rond, précipité dans la nuit alors qu'il n'en était encore qu'à la moitié du jour.

Toujours à l'avant-scène cour, il se déplace au centre avant-scène.

Chut ! Écoutez ! (temps) Le monde a cessé de tourner.

Douglas reste debout, au plus près du public, immobile. Il écoute. Laisser vivre le silence.

Comment sauver le monde de cette nuit perverse, restituer la lumière, faire renaître le monde, le sortir de la ténèbre où il a plongé.

Douglas marche de long en large à travers la scène, toujours la corde avec lui ; il la pose à terre en diagonale du plateau, de fond cour à avant-scène jardin.

Je vais tendre cette corde tout autour de la terre, marcher dessus inlassablement tel un funambule pour lui redonner son mouvement, courir après le soleil pour réchauffer mon cœur.

Je ferai tomber Raymonde en moi telle que je l'ai vue la dernière fois, je la laisserai s'accrocher à la lumière de mon cœur et tous les deux nous parcourrons le monde dans une éternelle quête de l'horizon, retrouver le haut, retrouver le bas.

Raymonde, attends-moi ! j'arrive !

SCÈNE 9

Ariste - Hélène ! Je...

Hélène - Tu ou vous ?

Ariste - Vous.

Hélène - Je le savais Ariste. Depuis quelque temps vous ne voulez plus me dire tu. Vous évitez les circonstances pour lesquelles il était d'usage ainsi que le prévoyait notre pacte. Notre pacte ! Le pacte que vous avez imaginé et que j'ai accepté par jeu. Tu, pour les autres, vous, entre nous. C'était excitant de jouer les grandes personnes Je croyais que le « tu » finirait par s'imposer, laissant le « vous » à un souvenir d'enfant mais vous vous irritez si par mégarde je vous dis tu dans nos conversations, devenues rares Vous fuyez notre jeunesse avec âpreté. Mon frère veut vouvoyer à l'étranger.

Ariste - Taisez-vous !

Hélène - ... Je le vois bien, vous êtes distant, sombre, même froid. Que vous ai-je fait, Ariste ? Vous ne m'aimez plus ? Vous me rendez à mon état d'orpheline ?

Ariste - Vous êtes ma sœur...

Hélène - "Vous" êtes ma sœur ? Vous entendez-vous ? J'aurais des raisons de me fâcher, mais à quoi bon. Vous êtes tout ce que j'aime, je n'ai personne en dehors de vous et c'est à peine si vous me regardez en face.

Ariste - Je ne vous ai que trop regardé.

Hélène - Le somptueux velours de mes yeux est fané à votre goût, je le crains. Je ne vous en veux pas. Le destin, sous des faux airs de gémellité, reprend son droit. Je le comprends. Je vous comprends. Notre secret d'enfance vous pèse. Rendons la vérité et avec elle, nos identités. Soyons les adultes que, de toute façon, la vie attend.

Ariste - Vous vous trompez...

Hélène - Ne faiblissez pas au moment même où je puise en moi la force de vous satisfaire. Je redoutais cette alternative qui voit notre affection altérée. Vos sentiments ont pris un tour nouveau. Je dois abandonner mon alter ego. Alternative ! Ce mot prend un sens étrange. C'est bien une nouvelle naissance à laquelle je dois faire face. Je vais vous quitter. Peut-être n'est-il pas plus mal que la jeune femme que je suis devenue soit sevrée de l'amour fraternel. Sans en souffrir, j'étais liée à vous. Peut-être même est-ce ce lien que vous avez besoin de rompre... Ariste ? Seriez-vous... amoureux ?

Ariste - Hélène, comment vous dire ?

Hélène - Ariste ! Comme je comprends tout maintenant ! Et comme je me sens stupide ! Que vous êtes stupide ! Vous avez cru me blesser. Vous n'osiez pas m'avouer... Ariste ! Je suis tellement heureuse. Embrassez-moi.

Ariste - Hélène ! Je vous aime.

Hélène - Je croyais que vous me rejetiez alors que vous ne redoutiez que ma jalousie.

Ariste - Que voulez-vous dire ?

Hélène - Aimez, Ariste ! Aime, aime, mon frère. J'espère que tu me présenteras celle que j'ai dû faire souffrir sans le savoir.

Ariste - Hélène... ! Ce n'est pas possible... !

Hélène - Pourquoi ?

Ariste - C'est monstrueux...

Hélène - Tes yeux sont fous. Que se passe-t-il, Ariste ? Tu me fais peur...

Ariste - Vous êtes un monstre !

Hélène - Ariste !

Les mains d'Ariste se sont levées à la hauteur du visage d'Hélène. Hélène porte les mains à son cou et reste figée un instant.

SCÈNE 10

Vue d'avion : Géodie est debout face public, le dos contre un grand tissu rouge. Dans la convention scénique, elle est à plat dos, flottant sur cette surface. Son corps est entièrement visible du public. Peu à peu, elle reconnaît que c'est le sien. Les mouvements restent minimaux.

AH ! Autour de moi tout est rouge, une grande nappe, toute rouge. Mon sang, sans doute. Je baigne dans mon sang, à plat dos
Ou plutôt, je flotte dans mon sang. Mais il n'est pas liquide. C'est comme une toile. Souple. Suspendue en l'air. Je repose dans mon sang. C'est mon sang, ça ? Pourtant je le sens à l'intérieur de moi, dans mes doigts. Comment s'est-il échappé ? Il me semble que je ne peux pas bouger. Je suis immobile, complètement détendue, pas de douleurs, pas de sensations désagréables. Je ne vois que ma main gauche au milieu de tout ce rouge. Je ne sais pas si le reste de mon corps existe. J'ai souvent pensé que c'est comme ça dans l'au-delà. On reste figé dans la dernière image, avec la même lumière Mes yeux ! Mes yeux ont cligné ! Je peux bouger mes yeux ! Je n'ose pas aller trop loin, j'ai peur de voir ce qu'il y a au-delà de mon sang. Je reste sur ma main. Elle me parait telle qu'avant. Mes doigts, mes pauvres doigts, et mon pouce, mon brave pouce, je voudrais t'embrasser. Est-ce que tu peux t'approcher ? Tu me fais signe, tu te redresses, mais tu ne peux pas venir tout seul, toujours solidaire. Attends, je vais t'aider. Je ne sais pas comment faire. Je voudrais approcher ma tête et j'ai oublié d'où part le mouvement. Quelque part derrière les yeux mais je ne peux pas voir. Attends, je vais essayer autrement. Mon poignet. Je le vois, oui, toi, vas-y toi, emmène mon pouce jusqu'à moi. Voilà, tu es assez près maintenant. Ha ! mon corps entier a tressailli, comme une décharge. Eh bien mon pouce tu me fais un sacré effet. J'ai senti mon dos, mon ventre, il me semble que j'ai aussi une main droite et je crois que je souris. Tu me caresses la bouche et mes doigts sur mon visage. C'est bon. Mon nez, ma joue, mon oreille, mon cou, ah ! oui, mon cou, c'est toi qui fais bouger ma tête.

SCÈNE 11

L'entraînement se construit au plateau par le corps : portés, appuis, souffle, confiance. Les répliques viennent dans les espaces laissés par l'effort. Émilie garde les yeux fermés. Le duo peut progressivement conquérir le grand plateau vide.

Émilie - Je sens l'air sur mon visage ! comme des caresses de plumes.

Carl - Continuez à rire. Ça me charge.

Émilie - Comment faites-vous ?

Carl - Pommettes, han ! Menton, han ! Tempes, han ! *(il alterne coups et expirations profondes)*

Émilie - Oh ! Oui. Soufflez-moi sur le visage. Vous me faites vaciller.

Carl - Pommettes, han ! Menton, han ! Tempes, han ! Foie, han !

Émilie - Foie ?

Carl - Nez, han ! Mâchoires, han

Émilie - Les bras aussi, les bras !

Carl - Les bras ? *(il la prend par les bras et la soulève plusieurs fois comme un haltère. Émilie reste droite. Il expire à chaque fois en la montant)* Han ! Han ! Han !

Émilie - Les jambes, maintenant.

Carl s'allonge sur le dos, invite Émilie toujours les yeux fermés à s'asseoir sur ses pieds, la monte et la descend en fléchissant les genoux.

Émilie - Hou ! Hou ! Hou !

Carl - Haan ! Haan ! Haan !

Émilie - Le ventre ! Le ventre !

Elle se retourne, le ventre sur les pieds de Carl dans la position de "l'avion". Nouvelle série. Émilie rit.

Émilie - Vous êtes un as !

Carl - Attendez, je n'ai pas fini.

Il passe sa tête entre les jambes d'Émilie, se relève, Émilie sur son dos, puis sautille sur place d'un pied sur l'autre.

Carl - Petite pause.

Émilie - Nous avons tinté et résonné.

Carl - Vous sonnez plus que la fonte.

Émilie - Je suis cristal, vous êtes mon battant.

SCÈNE 12

Blanche - À travers la grille. Une heure par jour. Sauf le dimanche.

Germain - Ton sourire dissipait mes nuages et allumait mes yeux
couleur d'été.

Blanche - Je te regardais. Tu m'écoutais.

Germain - Un soir, au moment de rentrer en cellule, je me suis retourné, tu n'avais pas bougé, Je t'ai dit...

Blanche - ... nous sommes magnifiques.

Germain - Et puis...

Blanche - ... n'oublie pas mon foulard en soie, Blanche.

Ils rient. La lumière de la prison bascule. L'espace extérieur apparaît ; le dialogue est interrompu par l'ellipse.

SCÈNE 13

À partir de cette scène, les espaces successifs ne s'éteignent plus complètement. Les personnages restent dans leur espace, en demi-pénombre, silhouettes vivantes ou immobiles selon leur état. La lumière résiduelle s'accumule et monte très progressivement jusqu'à la fin.

Ariste - ... J'ai reconnu le velours somptueux de ses yeux et vu clairement l'obscurité m'envahir.

Bernadette - Que s'est-il passé ensuite ? Que le lui avez-vous dit ?

Ariste - Rien.

Bernadette - Votre histoire m'a déchirée. Que comptez-vous faire ?

Ariste - Rien.

Bernadette - Ce n'est pas bien. Il ne faut pas se laisser aller, ou plutôt si, laissez-vous aller, parlez-moi encore. Cela vous fera du bien. Vous êtes resté si longtemps silencieux. Comme un tombeau. Comme un mort pendu à votre passion qui vous dévorait. Pourquoi la laissez-vous dans l'ignorance ? Croyez-vous qu'elle réagisse plus mal à votre amour qu'à votre haine ?

Ariste - C'est trop tard.

Il ramasse la corde puis se retourne dos au public. Bernadette ramasse la lettre tombée de la veste d'Ariste. Elle la lit.

SCÈNE 14

Douglas - J'ai marché si longtemps sur la corde je me suis brûlé les pieds.

J'ai regardé si longtemps le soleil je me suis brûlé les rétines.

J'ai regardé si longtemps Raymonde elle est devenue une boule de feu qui m'a brûlé le cœur.

J'ai voulu sauver le monde de mes propres mains elles sont devenues incandescentes. Tout se consume, le monde transformé en enfer, la terre a épousé le soleil, la mer s'est desséchée, il ne reste plus que le sel qui achève de tout attendrir en chair morte.

On nous a trompés : on nous a promis la lumière avec le feu mais tout ce qui est touché par lui devient noir et vide.

Je suis une coquille creuse sur une plage. Le monde n'est plus rond mais plat comme une galette, il n'y a plus de haut ni de bas mais le dessus et le dessous, l'endroit, l'envers, un décor sans coulisse, une coulisse sans décor, personne ne sait où il se trouve et erre.

Où êtes-vous ?

Moi je suis sur un sentier de braise, le feu a éteint la flamme, le feu a éteint le feu.

Où êtes-vous ?

Moi, je suis ici.

SCÈNE 15

Géodie - J'ai regardé en haut et j'ai vu d'où je venais. Là-haut, cette fenêtre où il y a encore... combien de temps ? Je ne sais pas combien de temps je suis restée accrochée, ni depuis combien de temps je repose dans mon sang. Je commence à douter de mon sang, de l'au-delà. J'ai peur de comprendre ou de ne pas comprendre. Je me retourne et là devant moi une fenêtre ouverte au ras de mon sang. Autour, la rue, des gens qui marchent en dessous de moi. Ce n'est pas mon sang, je suis sur un auvent, rouge, mais pas de mon sang, mon sang je le sens monter dans ma tête, je vais exploser ! *(elle crie)* Moi qui avais fini par accepter de lâcher, accepter le vide, j'y avais trouvé le soulagement, la joie, la légèreté de retourner d'où je venais. J'ai vécu tout cela pour me retrouver sur un auvent. J'étais comblée, je sens le vide en moi.

SCÈNE 16

Blanche - GERMAIN !

Germain - Je te souris.

Blanche - Je te regarde. Je ne sais qui de toi, de moi, s'achève et se commence.

La Loi - Au jeu de la loi, je vous ferre !

Germain - Ke faire ?

La Loi - Arrête !

Blanche - Arrête !

Germain - Arrête ?

Blanche - Je t'aime

Germain - Tu es blême.

La Loi - Love, 15, 30, 40, Avantage.

Germain - Dégage ! Les loups ne seront jamais des pages.

La Loi - Bam ! ! ! Germain tombe ; Blanche s’allonge à côté de lui

Germain - BLANCHE !

La Loi - Noir, impair et mouche.

Germain - C'EST PAS DU JEU !

La Loi - Jeu de Loi, jeu de vilain.

Germain *(assis sur son séant)*

> Rien. Je ne veux plus rien.
> Le vide est mon lot.
> De ma mort, gardez le silence,
> De mon corps, gardez le secret.
> Ni costume noir,
> Ni main de croqueur.
> Déposez-moi sur une plage
> Et l'océan, de ses vagues
> Achèvera de m'attendrir.

Germain enlève sa veste, la donne à la Loi, s'allonge sur le corps de Blanche. La Loi recouvre les deux corps avec la veste, sort un carnet et inscrit :

La Loi - 2-0.

SCÈNE 17

Ariste est toujours de dos au public.

Bernadette - "Chère Hélène, trop chère Hélène,
Non, cette lettre ne t'est pas destinée
Puisque tu as voulu séparer nos destins.
Le monde ne peut vivre sans amour
L'amour ne peut exister sans le monde.
L'abysse sera ma parque sans partage
Où exempt de toutes douleurs
Je rangerai ma souffrance...
ARISTE ! ! ! Non !

SCÈNE 18

Géodie à quatre pattes bord de scène, elle parle directement au public ; elle prend la réplique de l'homme comme si c'était un spectateur qui posait la question qu'elle reformule et qu'elle se pose réellement

J'ai pris l'ascenseur. J'ai appuyé sur le bouton marqué d'un 10
Ma main est bleue, glacée tout mon corps tremble
L'ascenseur démarre je manque de m'évanouir
Des larmes me brûlent les joues. L'ascenseur
s'arrête Un homme apparaît entre les portes
qui s'ouvrent Vous montez ou vous descendez ?
Je je je ne sais pas L'homme entre appuie
sur R.C. L'ascenseur démarre à nouveau à nouveau
je manque de m'évanouir Ça va mademoiselle ?
Il me sourit Je crois que je lui souris aussi
Les portes s'ouvrent il me regarde un instant Il sort
Les portes se referment. À nouveau je...

Je suis par terre, les portes s'ouvrent, le chiffre 10 clignote en rouge au-dessus. Je sors à quatre pattes. Le couloir est noir. Porte gauche. Je l'ouvre. Je pénètre dans l'appartement. La fenêtre, ouverte

Elle se tient sur les genoux

Je suis assise sur la rambarde de la fenêtre en train de siroter un whisky, les voilages volent et me caressent, il fait chaud, je flotte dans un courant d'air, soudain une porte claque mon cœur, le voilage me saisit la tête, m'aveugle, je me renverse, plus rien ne me retient...

Elle tombe et se retrouve dans la position du début

... on m'a dit Géodie il ne faut pas regarder le sol, j'ai regardé le ciel, je croyais que j'étais en avion, comme si je devais sauter en parachute, le ciel est bleu, sans aucun point de repère, entre le ciel et le béton, le vertige, celui du vide, celui du choc

Dans le fond de la scène un grand voilage vole dans le vent. Au travers on devine un pendu.

Grand flash de lumière sur l'ensemble du plateau et tous les corps. NOIR brutal.